

## CHAPITRE 1

# UNE MISSION DANS L'ANSE KAMISKOVA OUANGACHIT



Symbole par excellence de la présence française au Canada, la maison des Jésuites a acquis le statut de monument et site historique le 29 mars 1929 (*Thérèse Moisan, 1997, gracieuseté de l'artiste*)

**L**E 14 AVRIL 1638, LES JÉSUITES PAUL LE JEUNE, JEAN DEQUEN ET ÉNEMOND MASSÉ ACCUEILLENENT les chefs amérindiens Negabamat et Nenaskoumat dans la mission qu'ils viennent d'ouvrir dans l'anse Kamiskoua Ouangachit, sur les berges du Saint-Laurent à Sillery.

Au-delà du moment, cet événement est extraordinairement chargé de sens, car il s'agit bien de la rencontre de deux univers, de deux cultures radicalement différentes. Amérindiens et Français ne se retrouvent pas en ce lieu de manière fortuite. Les uns sont en quête d'anguille et de saumon ; les autres d'âmes à christianiser et de territoires immenses à évangéliser.

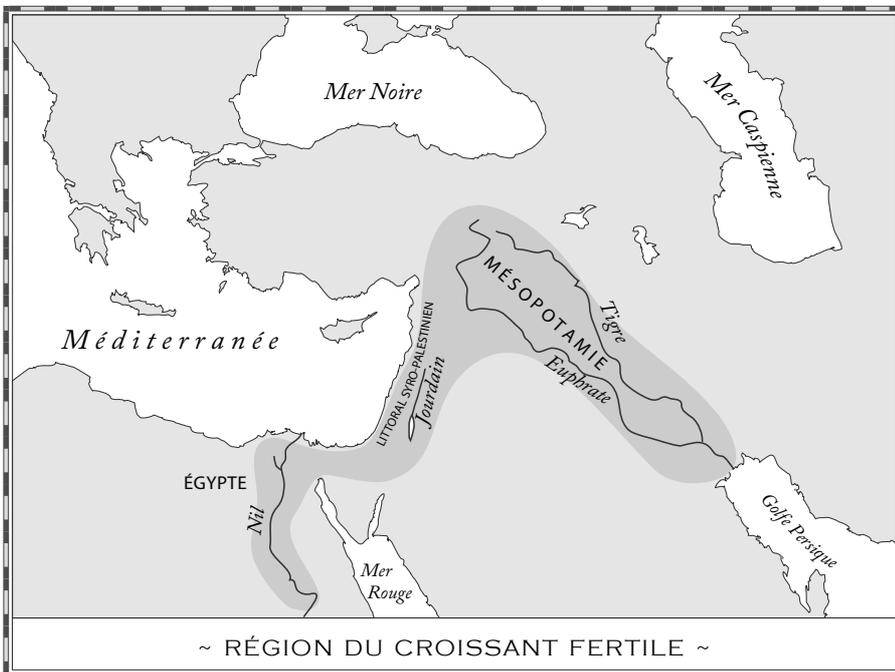
Pour saisir la portée de ce contact et sa place dans la conquête du Nouveau Monde qui s'annonce, nous devons au préalable effectuer deux grands retours en arrière : dans la nuit des temps, aux origines des migrations primitives puis, au début du 16<sup>e</sup> siècle, dans une petite ville de Saxe, foyer d'un profond questionnement religieux.

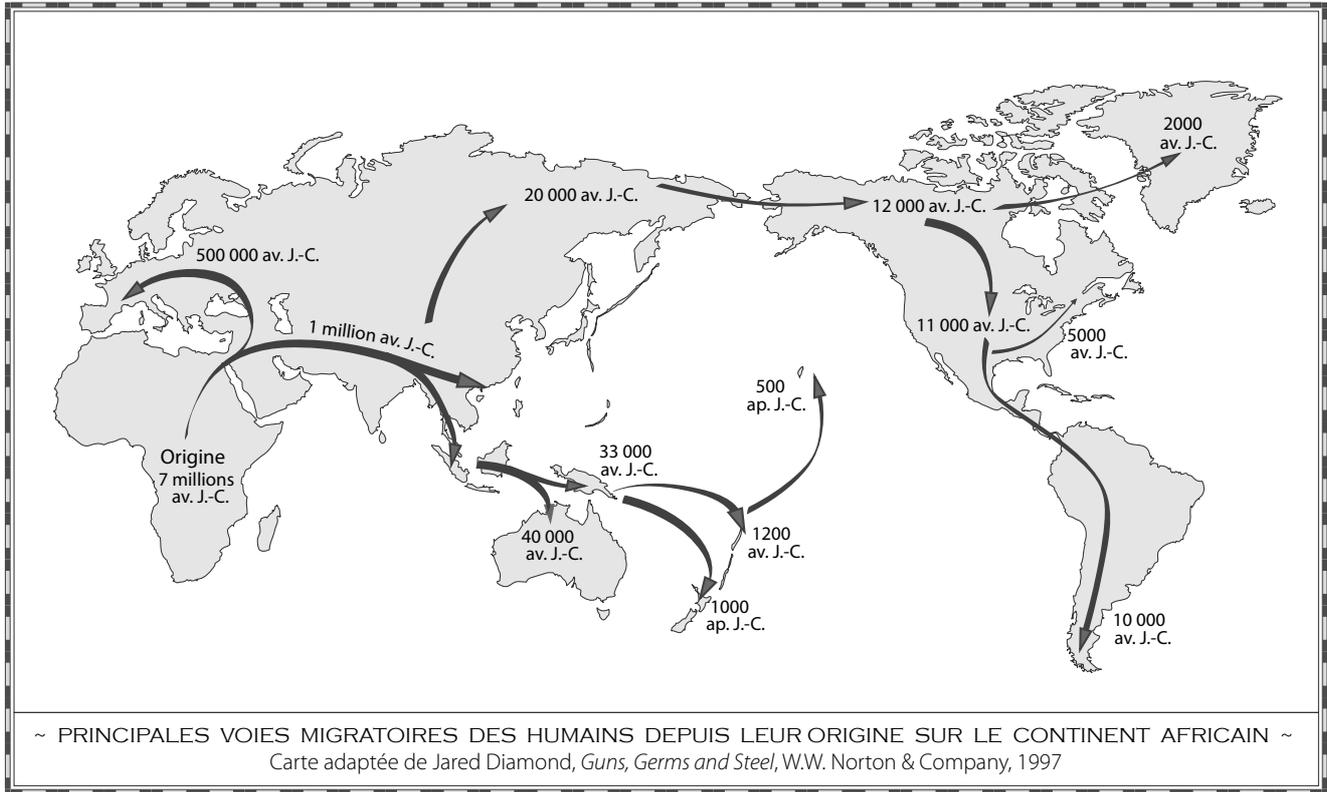
## LES MIGRATIONS PRIMITIVES DE L'AFRIQUE À L'AMÉRIQUE

Dans la dernière phase du Pléistocène, il y a de cela un million d'années, des humains quittent leur premier habitat en Afrique<sup>1</sup> pour se déplacer vers l'est. La région dite du Croissant fertile, où la terre est riche, le climat doux, la chasse, la cueillette et la pêche abondantes, leur semble particulièrement accueillante. Ils s'y installent. Leurs descendants s'achemineront vers l'Orient, traversant le continent asiatique et atteignant sa région sud-est et, éventuellement, l'Océanie.

Environ 40 000 ans avant notre ère, des peuplades de chasseurs-cueilleurs et de pêcheurs émaillent les vallées fertiles du Moyen-Orient. Elles abandonnent ces moyens primitifs de subsistance au fur et à mesure qu'elles domestiquent plantes et animaux, se sédentarisent et cultivent la terre. Des villages d'agriculteurs commencent à apparaître 9000 ans avant notre ère dans la vallée du Nil, sur le littoral syro-palestinien et en Mésopotamie où coulent le Tigre et l'Euphrate. La néolithisation se répand ensuite dans la vallée de l'Indus, puis en bordure du Danube jusqu'au cœur de l'Europe occidentale.

Approximativement à la même époque, des peuplades chassaient encore le mammouth en Sibérie. Ce constat s'appuie sur les outils de silex et des pointes de lance fabriquées dans l'ivoire de ce mammifère géant et dans la corne du rhinocéros laineux qui ont récemment été déterrés près de la rivière Yana, à l'intérieur du cercle arctique. Ces artefacts sont similaires à ceux antérieurement trouvés en Alaska et identifiés comme appartenant au 14<sup>e</sup> millénaire avant notre ère.





En cette fin de glaciation dite wisconsinienne, ce qui constitue aujourd'hui le détroit de Behring était exondé et formait une sorte de pont continental où poussaient graminées, mousses et lichens. C'est en le traversant, alors qu'ils étaient à la poursuite de grands mammifères, que les premiers humains seraient arrivés en Amérique<sup>2</sup>.

Ils auraient vécu un certain temps dans un espace demeuré libre de glace en raison de sa localisation entre les montagnes de l'Alaska et du Yukon et les montagnes de la côte du Pacifique. Puis, à la faveur d'une période de réchauffement, certaines tribus se seraient engagées dans un corridor recouvert de toundra – entre la nappe de glace de la Cordillère boréale et la nappe de glace laurentienne – pour descendre au sud. C'est ainsi que l'on a pu découvrir, dans les années 1930, les vestiges d'un peuplement humain datant de 12 000 ans avant notre ère, près de la ville de Clovis au Nouveau-Mexique. Après le retrait progressif des glaces, d'autres humains s'établiraient au Nord... dans l'actuelle région des Prairies canadiennes.

Les Premières Nations conserveront longtemps une vie de prédateurs. Une fois le mammouth et le mastodonte exterminés, ce sera le bison – un des rares bovidés à s'être répandu en Amérique du Nord – qui assurera leur subsistance. La bête leur offre la nourriture, le cuir pour fabriquer les vêtements et les abris familiaux et les poils pour tresser des câbles. Ses tendons sont utilisés pour les cordes des arcs, ses os et ses sabots comme marteaux et racloirs et ses cornes sont taillées et servent d'ustensiles.

### LA MER DE CHAMPLAIN

À la fin de la dernière glaciation, il y a environ 12 000 ans avant notre ère, la nappe de glace laurentienne avait atteint une épaisseur de 2500 mètres et l'écorce terrestre s'était retrouvée affaissée de quelque 600 mètres sous l'effet de la pression exercée par cette énorme masse. La frange de la nappe se situait au sud des Grands Lacs actuels.

Avec le réchauffement du climat, la glace commence à régresser: les eaux de fonte coulent vers l'ouest, en direction de la vallée actuelle du Mississippi, pour éventuellement former les Grands Lacs. Subséquemment, le front reculera suffisamment vers le nord pour permettre l'arrivée d'eau salée dans la dépression située entre les chaînes des Appalaches et des Laurentides, formant ainsi la mer dite de Champlain. Allégée du poids de la glace, l'écorce terrestre reprend progressivement sa position initiale et les eaux de la mer de Champlain se retirent.

C'est ainsi que le profil de la vallée du Saint-Laurent apparaît il y a quelque 5000 ans avant notre ère.



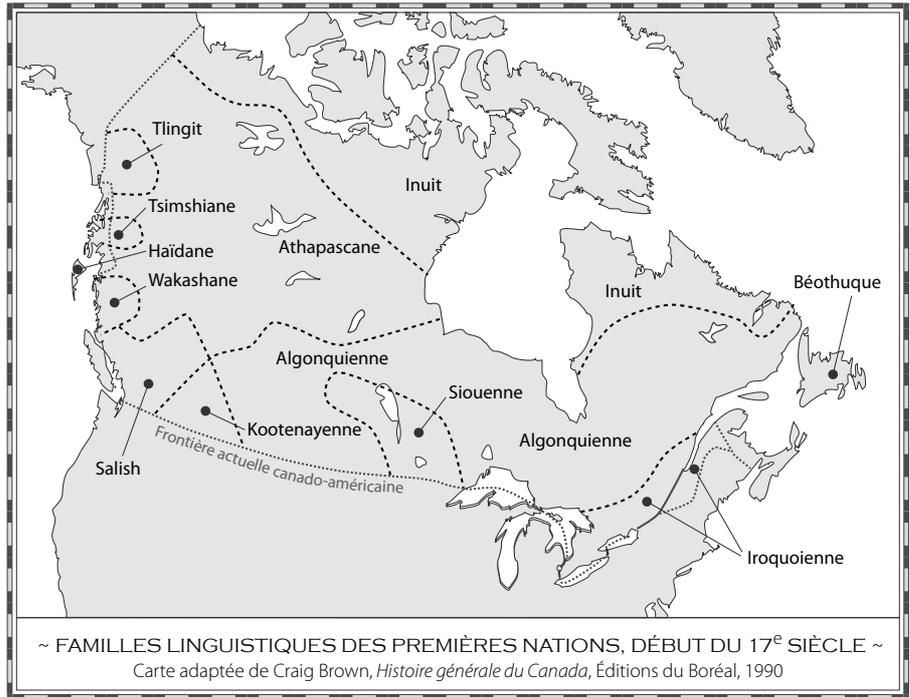
La mer de Champlain à son extension maximale entre les chaînes des Appalaches et des Laurentides  
(Carte adaptée de S. Ochietti, Commission géologique du Canada et de P. A. Bourque)

À l'est du continent, dans l'actuelle région de la Nouvelle-Angleterre, en Nouvelle-Écosse et dans le sud de l'Ontario, on a retrouvé des milliers d'artefacts appartenant à l'époque paléoindienne, pointes de lance, outils en pierre. Au moment où des humains s'établissaient en ces lieux – vers 7500 ans avant notre ère – la vallée du Saint-Laurent était encore inondée par la mer de Champlain... les eaux ne se retireront que 2500 ans plus tard. Des tribus y parviennent et, vers l'an 1000 avant notre ère, s'y sédentarisent. Elles cultivent le maïs, les courges et les haricots, plantes domestiquées au Mexique et apportées au nord par voie d'échanges. En même temps qu'elles pratiquent l'agriculture, les tribus continuent à chasser et à pêcher afin de compléter leur alimentation.

L'Arctique sera l'une des dernières régions majeures du globe à avoir été peuplée\*. Selon l'analyse des artefacts découverts à Kingait en 1925 par l'archéologue Diamond Jenness, des premiers êtres humains se seraient établis dans l'île de Baffin 2500 ans avant notre ère. Ils auraient vécu de la chasse aux caribous, aux ours polaires et aux mammifères marins, tout particulièrement le phoque. On a nommé leur culture «Dorset» en hommage au comte de Dorset qui en avait encouragé la documentation. Plusieurs de leurs descendants atteindront le nord du Québec, les côtes du Labrador et l'île de Terre-Neuve, 1500 ans avant notre ère.

Sensiblement à la même époque, des baleines migraient d'ouest en est à la faveur d'un passage libéré par un réchauffement climatique. Le peuple que l'on a désigné comme celui de Thule quitte l'Alaska pour les suivre. Il s'implante sur l'ensemble du territoire arctique et absorbe la culture Dorset en l'espace de

\* Le peuplement de la Polynésie survient à Samoa autour de 1200 avant notre ère, aux îles Marquises vers -150, à l'île de Pâques vers l'an 500 de notre ère et dans les îles Hawaï vers l'an 600.



\* Le Petit âge de glace a évolué en trois stades, commençant vers 3300 avant notre ère. Le dernier stade (environ 1300 à 1850 de notre ère) est le mieux documenté. Au nord de l'Amérique, la glaciation atteint son niveau maximum dans les hautes altitudes au milieu du 19<sup>e</sup> siècle. Le retrait des glaces s'amorce dans les années 1890.

quelques siècles. La baleine pourvoit à ses besoins pendant environ trois mille ans, c'est-à-dire jusqu'au début du troisième stade du Petit âge de glace\*. Le froid transforme la voie de migration des baleines en une mer glacée. Les Inuits (ancien peuple Thule) devront désormais chasser le phoque, le caribou et l'ours polaire, comme le faisaient les premiers habitants de l'Arctique.

Au début du 17<sup>e</sup> siècle, lorsque les Français s'établissent à Port-Royal et à Québec, les Amérindiens formaient une mosaïque complexe de nations disséminées sur l'actuel territoire du Canada. Évaluée à environ 300 000 personnes, leur population se répartissait en 12 familles linguistiques, chacune possédant plusieurs langues et dialectes.

#### ART INUIT

Environ 40 000 Inuits habitent aujourd'hui au Canada, répartis dans les Territoires du Nord-Ouest, le Nunavut, le Labrador et le Nunavik. Leurs artistes excellent dans la vannerie, la gravure et la sculpture; la stéatite et la serpentine ont remplacé l'andouiller, l'ivoire et l'os, matières utilisées par leurs ancêtres.



Sculpture de stéatite, 1959  
(Artiste anonyme de la Société des sculpteurs de Povungnituk, collection privée)

## LES PREMIÈRES NATIONS DU CANADA ET LA NATURE

Les Premières Nations du Canada ont toujours ressenti un profond attachement pour la «terre» et toutes les formes de vie qu'elle renferme. Sa création fait partie du patrimoine mythique de chacune d'entre elles; elle est ici évoquée de manière particulièrement saisissante par Basil H. Johnston dans une légende ojibwée.

Selon la tradition, Manitou-Kitchi a créé le monde, les plantes, les oiseaux, les animaux, les poissons et les autres manitous sous la direction d'une vision. Ce monde fut inondé. Alors que la terre était submergée et que la vie s'éteignait, une nouvelle vie prenait forme dans les cieux. Geezhigo-Quae (Femme du Ciel) fut mariée à un manitou dans les cieux et conçut un enfant.

Les animaux et les oiseaux survivants observaient les changements qui s'opéraient dans la condition de la Femme du Ciel alors qu'ils se cramponnaient à la vie sur la surface des eaux. Ils mirent de côté toutes les inquiétudes qui les avaient envahis au sujet de leur propre destin et demandèrent à l'un des leurs, la Tortue géante, d'offrir son dos comme lieu de repos à la Femme du Ciel; ils invitèrent celle-ci à y descendre.

Après s'être installée sur la carapace de la tortue, la Femme du Ciel demanda qu'on lui donne de la terre. Seul le rat musqué, le plus humble des animaux, put aller en quérir une poignée au fond des eaux, et la Femme du Ciel prit la terre et la fixa sur le pourtour du dos de la tortue. Elle transmet ensuite le souffle de la vie, de la croissance et de l'abondance à la terre, et infusa encore dans la terre et dans le monde les attributs de la féminité et de la maternité: donner la vie, la nourriture, l'abri, l'instruction, et l'inspiration pour le coeur, l'intelligence, et l'esprit. Après qu'elle eût accompli ces choses, la Femme du Ciel donna naissance à des jumeaux, dont les descendants prirent le nom de Anishinaubae, signifiant les Êtres Bons. D'autres nations appelèrent ensuite leurs descendants Anishinaubae avec d'autres noms, tels Ojibwe (Chippewa), Ottawa, Pottawatomi, Algonquin et Mississauga.

L'île où le peuple Anishinaubae était né continua à grandir jusqu'à ce qu'elle devînt un continent dit «Terre de la Grande Tortue». En vertu de la création par la Femme du Ciel d'une île qui devint un continent et du fait qu'elle donna ensuite naissance à ses enfants, le peuple Anishinaubae et d'autres peuples autochtones croient que le continent fut donné aux premiers-nés de cette terre. C'est ainsi que Manitou-Kitchi et la Femme du Ciel accordent la propriété et l'intendance de la terre aux autochtones en colocation avec les manitous, les oiseaux, les animaux, les insectes ainsi que les générations à venir<sup>4</sup>.

La peintre canadienne Emily Carr<sup>5</sup> a traduit avec génie le rapport des Amérindiens de la côte du Pacifique et des îles de la Reine Charlotte avec la nature. Plusieurs de ses premières œuvres sont en effet intimement liées à la vie et aux croyances des tribus chez qui elle a vécu. On y retrouve des mâts totémiques où figurent des animaux d'une grande valeur symbolique : le corbeau représente la création, le prestige et la connaissance ; l'aigle, le pouvoir ; l'ours, le pouvoir et la force ; le castor, le travail difficile, la persévérance et la détermination.

Les Premières Nations partagent un code de valeurs semblables, mais avec des aspects divers selon les régions. Toutes croient cependant en l'exis-



Haida Totems, Cha-Atl,  
Îles de la Reine Charlotte  
(Emily Carr, 1912,  
Provincial Archives of  
British Columbia)

L'ESPRIT GARDIEN ET LA SPIRITUALITÉ AMÉRINDIENNE



*Riding the Thunderbird (Norval Morrisseau, 1972, Ministère des Affaires indiennes et du Nord du Canada, gracieuseté de l'artiste et de Kinsman Robinson Galleries, Toronto)*

Avant de s'engager dans la voie spirituelle, le futur chaman tente de prendre contact avec un Esprit gardien pendant une période de jeûne et d'épreuves physiques. Lorsqu'il y réussit, il imagine l'Esprit dans une représentation symbolique sculptée ou peinte. Ce talisman l'accompagnera toute sa vie : il le portera d'abord sur lui, puis dans son sac de guérisseur.

Selon Olive Dickason<sup>6</sup>, Norval Morrisseau aurait jeûné pendant son adolescence sous la direction de son grand-père, chaman de sixième génération. C'est alors qu'il aurait eu une vision le gratifiant du titre «Oiseau-tonnerre de cuivre» habituellement réservé aux chefs de tribus les plus prestigieux. Cet oiseau constitue le plus puissant de tous les esprits : le battement de ses ailes est semblable au roulement du tonnerre et ses yeux lancent des éclairs, racontent les légendes amérindiennes. L'Oiseau-tonnerre est omniprésent dans l'œuvre de l'artiste anishinaabe Norval Morrisseau.

tence d'un Grand Esprit dans les astres, le vent, l'eau, les plantes et les animaux. Cet être supérieur contrôle le monde terrestre et aquatique et fournit la nourriture quotidienne ainsi que les plantes curatives. Il dicte en outre la température qui permet de voyager en toute sécurité.

Le chaman – prêtre d'un culte de confiance avec les forces sacrées de la nature, sorcier par ses relations avec les esprits et guérisseur en vertu de ses potions administrées aux malades – intercède auprès du Grand Esprit en faveur des Amérindiens. Il interprète aussi leurs rêves.

Le missionnaire Jean de Brébeuf documente cette importante coutume avec beaucoup de vivacité :

Ils ont une croyance aux songes qui surpasse toute croyance (...) Ils prennent leurs songes pour des ordonnances et des arrêts irrévocables, et dont il n'est pas permis sans crime de différer l'exécution (...) Le songe est l'oracle que tous ces peuples consultent et écoutent, le prophète qui leur prédit les choses futures, la Cassandre qui les avertit des malheurs qui les menacent, le médecin ordinaire dans leurs maladies, l'Esculape et le Galien de tout le pays; c'est le maître le plus absolu qu'ils aient. Si un capitaine parle d'un côté, et un songe de l'autre, le capitaine a beau se rompre la tête à crier, le songe est le premier obéi. C'est leur Mercure dans leurs voyages, leur Économe dans leurs familles. Le songe préside souvent à leurs conseils; la traite, la pêche et la chasse s'entreprennent ordinairement sous un aveu, et ne sont quasi pour lui satisfaire; ils ne traitent rien de si précieux dont ils ne se privent volontiers en vertu de quelque songe; s'ils ont fait une malheureuse chasse, s'ils retournent de la pêche leurs canots chargés de poissons, tout cela est à la discrétion du songe; un songe leur enlèvera quelquefois leur provision de toute une année. Il prescrit les festins, les danses, les chansons, les jeux; en un mot le songe fait ici tout, et est à vrai dire comme le principal Dieu des Hurons. Au reste, qu'on ne pense pas que je fasse ici une amplification ou exagération à plaisir, l'expérience de cinq ans qu'il y a que je suis à étudier les moeurs et les façons de faire de nos Sauvages, m'oblige de parler de la sorte<sup>7</sup>.

Le rapport des Premières Nations avec la nature et ses pouvoirs surnaturels est manifeste dans leur pharmacopée où écorces d'arbres, herbes, plantes et lichens sont utilisés non seulement pour leurs propriétés thérapeutiques, mais également comme éléments magiques. Et pour conférer davantage de puissance au médicament, le chaman ordonnait l'exécution d'une activité cérémonielle – une partie de crosse, par exemple, – lorsqu'il incitait un malade à boire une potion savamment préparée.

### LE CONTACT DES AMÉRINDIENS AVEC CARTIER ET CHAMPLAIN

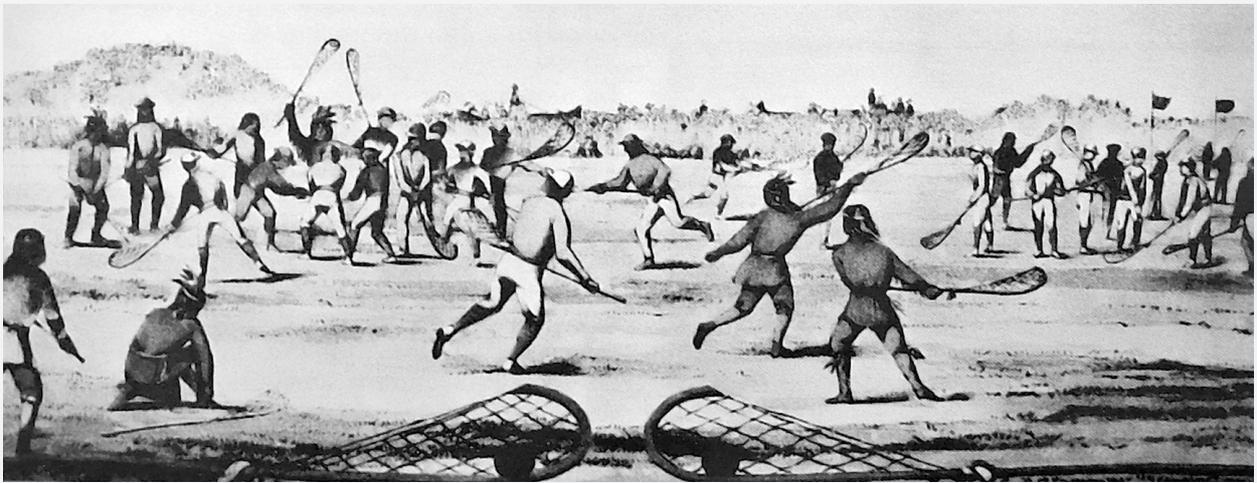
Lorsque Jacques Cartier explore la vallée du Saint-Laurent en 1535 puis en 1541, les peuples qu'il rencontre nommaient «Stadaconé» l'actuelle ville de Québec et «Hochelaga» celle de Montréal. Ces informations – ainsi que plusieurs autres détails trouvés dans les écrits de l'explorateur sur leurs moeurs et leurs coutumes – ont permis d'associer ces peuples à la famille iroquoïenne. Mais Samuel de Champlain ne les reconnaît pas lorsqu'il remonte le fleuve en 1603. Des tribus de la famille algonquienne habitaient

LE TEWAARATHON OU BAGGATAWAY, LE JEU DE CROSSE

Lorsque les Français s'établissent dans la vallée du Saint-Laurent, ils découvrent qu'un certain jeu tient une place particulière dans les cultures algonquienne et iroquoise. Les Amérindiens le pratiquaient avec un bâton courbe muni d'un filet permettant de lancer ou d'attraper une balle. Parce que la forme du bâton leur rappelait une crosse épiscopale, les Jésuites nommèrent ce sport «jeu de crosse».

Le jeu, dont les origines s'enracinent dans la légende, possédait une fonction à la fois récréative et spirituelle. Ainsi, lors de cérémonies rituelles, il avait pour finalité de rehausser la puissance d'une potion préparée par le chaman. Les Amérindiens manifestaient à cette occasion leur reconnaissance au Grand Esprit de leur avoir donné un sorcier guérisseur aux immenses talents.

Au début du 19<sup>e</sup> siècle, la communauté anglophone de Montréal s'intéressera à cette activité pratiquée par les Mohawks de Caughnawaga (Kahnawake). Des clubs nonautochtones encadrés par des règles précises voient le jour à Montréal, puis à Québec. Le jeu de crosse sera rapidement adopté comme sport national du Canada. Il est aujourd'hui connu dans le monde entier.



Partie de crosse entre Amérindiens  
(W. C. Chewitt and Co., 1856-1870, collection Yves Beauregard)

maintenant la vallée; elle avaient même renommé Stadaconé «Kebec». Comment expliquer la disparition des Iroquois ?

Selon certains historiens, ceux-ci auraient quitté la vallée et migré vers les Grands Lacs pour échapper à la domination de tribus ennemies qui les encerclaient. D'autres croient que les Iroquois se seraient éteints à la suite des maladies épidémiques introduites par les Européens ou auraient été victimes de luttes intertribales pour obtenir les produits de traite. Pour sa part, Bruce Trigger<sup>8</sup> indique que leur identité et leur lien de parenté avec d'autres groupes de la même famille vivant au nord de l'État de New York ne sont pas définitivement résolus.

On peut par ailleurs se demander si les Iroquois n'ont pas tout simplement migré dans une région où la prise de castors leur paraissait meilleure. Rappelons que des Européens pêchaient régulièrement sur

Arrivée de Jacques  
Cartier à Stadaconé  
(Lucius R. O'Brien, *Picturesque  
Canada*, 1871, Bibliothèque  
de l'Assemblée nationale)



les Grands Bancs de Terre-Neuve aussitôt sa découverte par Jean Cabot en 1497 et qu'ils chassaient la baleine sur le fleuve Saint-Laurent jusqu'à Tadoussac<sup>9</sup>.

Le fait que des Iroquois aient spontanément offert des fourrures à Jacques Cartier dans la baie de Gaspé n'est-il pas un signe évident de leur habitude à pratiquer le troc avec les Blancs? Si tel était le cas, il est vraisemblable d'imaginer que le territoire adjacent au fleuve ait été rapidement dépossédé de ses animaux à fourrure. D'où leur migration vers l'intérieur...

Quoi qu'il en soit, lorsqu'il revient à Québec en 1608, Samuel de Champlain retrouve ses habitants en guerre contre des tribus iroquoises. Dès l'été suivant, avec une armée composée de Français, d'Algonquins et de Montagnais, il remonte leur rivière (Richelieu) jusqu'au lac qui porte aujourd'hui son nom. Près de l'actuelle ville Crown Point, il ouvre les hostilités. Plusieurs Iroquois sont tués par les balles des mousquets, d'autres sont blessés, d'autres s'enfuient devant les armes à feu qu'ils voyaient sans doute pour la première fois.

Champlain retourne en territoire iroquois en 1610, puis en 1615 avec ses alliés Hurons. Il subit la défaite au cours d'un dernier engagement. Blessé, il hiverne en Huronie. Sans doute nécessaires pour s'assurer la collaboration des Hurons dans le commerce des fourrures, les actions militaires de Samuel de Champlain scellent néanmoins la haine des Iroquois vis-à-vis des Français.

Les tentatives des explorateurs Cartier et Champlain pour établir une colonie en Amérique et trouver une route fluviale à travers le continent pour atteindre l'Extrême-Orient ne s'arrêteront pas là...

## LE COMMERCE CONFLICTUEL DANS LA VALLÉE DU FLEUVE HUDSON

Le 3 septembre 1609, le navigateur Henry Hudson, qui était à la recherche d'un passage vers les Indes au nom de la Compagnie hollandaise des Indes orientales, entre dans l'embouchure du fleuve qui porte aujourd'hui son nom. Il en remonte son cours jusqu'à l'actuelle ville d'Albany et en prend possession pour ses commanditaires. Très rapidement des marchands d'Amsterdam concluent des accords pour la traite des fourrures avec la tribu des Mohicans puis, à partir de 1629, des colons hollandais s'établissent dans la vallée.

L'alliance des marchands avec les Mohicans a pour effet d'exacerber la haine qu'éprouvaient déjà les Mohawks envers cette tribu algonquienne. Les tribus ennemies se jettent dans une guerre impitoyable afin d'obtenir l'exclusivité de la traite et se procurer les marchandises européennes dont la dépendance ne cesse de croître. Les Mohawks sortent victorieux des affrontements et deviennent fournisseurs attitrés des Hollandais. La tribu des Mohicans est quant à elle pratiquement anéantie.

La présence de la Hollande à proximité des colonies anglaises de la côte atlantique irrite le roi Charles II. «Un territoire découvert par un navigateur anglais ne peut appartenir à la Hollande», aurait-il déclaré! En 1664, il accorde donc la vallée du fleuve Hudson à son frère, le duc de York, qui dépêche une flotte pour la réclamer. Le gouverneur Peter Stuyvesant la lui cède sans combat. La Nouvelle-Hollande est renommée New York.

À cette époque, l'Angleterre constituait déjà une puissance navale grâce à la Loi de la navigation (Navigation Act) que le gouvernement avait adoptée en 1651. Reconnue en 1661, celle-ci visait à briser le monopole de la Hollande dans le transport maritime. Elle établissait une distinction entre les biens importés des pays européens et ceux en provenance d'Asie, d'Afrique ou d'Amérique. Elle autorisait les premiers à être transportés uniquement par des navires anglais ou par des navires des pays d'origine; quant aux seconds, ils ne pouvaient parvenir en Angleterre, en Irlande ou en quelconque de ses colonies que dans des bâtiments battant pavillon anglais. Cette initiative qui avait été prise par l'homme d'État Oliver Cromwell donnera d'excellents résultats: Londres détrône Amsterdam comme port commercial le plus actif de l'Europe du Nord.

En Amérique, l'arrivée des Anglais dans la vallée de l'Hudson engendre une nouvelle donne où la France et l'Angleterre – peuples rivaux dans la vieille Europe depuis l'invasion des Normands dans l'île de Bretagne en 1066 – se retrouvent voisines et concurrentes pour le commerce des fourrures. En effet, en délogeant les Hollandais, les Anglais avaient éliminé une région tampon qui isolait la Nouvelle-France de la Nouvelle-Angleterre. Ils avaient ainsi introduit une frontière de quelque 4000 km qui s'allongeait depuis l'embouchure du fleuve Saint-Laurent jusqu'au confluent de la rivière Ohio et du fleuve Mississippi. Les conflits allaient être nombreux... Ils mèneront à la perte de la Nouvelle-France en 1760.



Palourde américaine  
[*mercenaria mercenaria*]

Sa section violacée était utilisée dans la fabrication des perles de wampum par les tribus algonquiennes de la côte nord-est de l'Amérique. La valeur de ces perles était deux à trois fois plus élevée que celle des perles blanches qui provenaient de coquilles comme le buccin, la conque ou le vignon.

*\* Benjamin Franklin, Thomas Jefferson et autres pères fondateurs des États-Unis se sont inspirés de Kaianerekowa pour rédiger la constitution américaine, dont plusieurs articles en reprennent le libellé.*

Lorsqu'ils s'installent dans la vallée de l'Hudson, les marchands anglais s'associent aux Mohawks. Cette tribu appartient à la Confédération des Cinq Nations avec celles des Oneidas, Onondagas, Cayugas et Senecas. Ce puissant groupe avait vraisemblablement été créé à la fin du 14<sup>e</sup> siècle pour mettre fin à une guerre qui risquait de mener la nation iroquoise à l'auto-destruction. Le chef Hiawatha avait alors proposé un plan pour rétablir la paix. *Kaianerekowa* (Grande loi de paix)\* en émane; elle sera enchâssée symboliquement dans une ceinture de perles de wampum, avec en son centre un arbre signifiant l'union des tribus iroquoises.

La conclusion d'ententes entre les Cinq Nations et les Anglais a maintes fois été enregistrée dans une ceinture de wampum; la ceinture de l'entente Guswenta / Covenant Chain, en 1692, en est l'archétype. Les rangs de perles de wampum évoquent deux embarcations descendant une même rivière: l'une représente le vaisseau de l'homme blanc avec sa culture, sa religion et ses lois, l'autre, le canot des Amérindiens avec ses traditions, ses croyances et ses lois. Le fond de perles symbolise la paix, l'amitié et le respect.

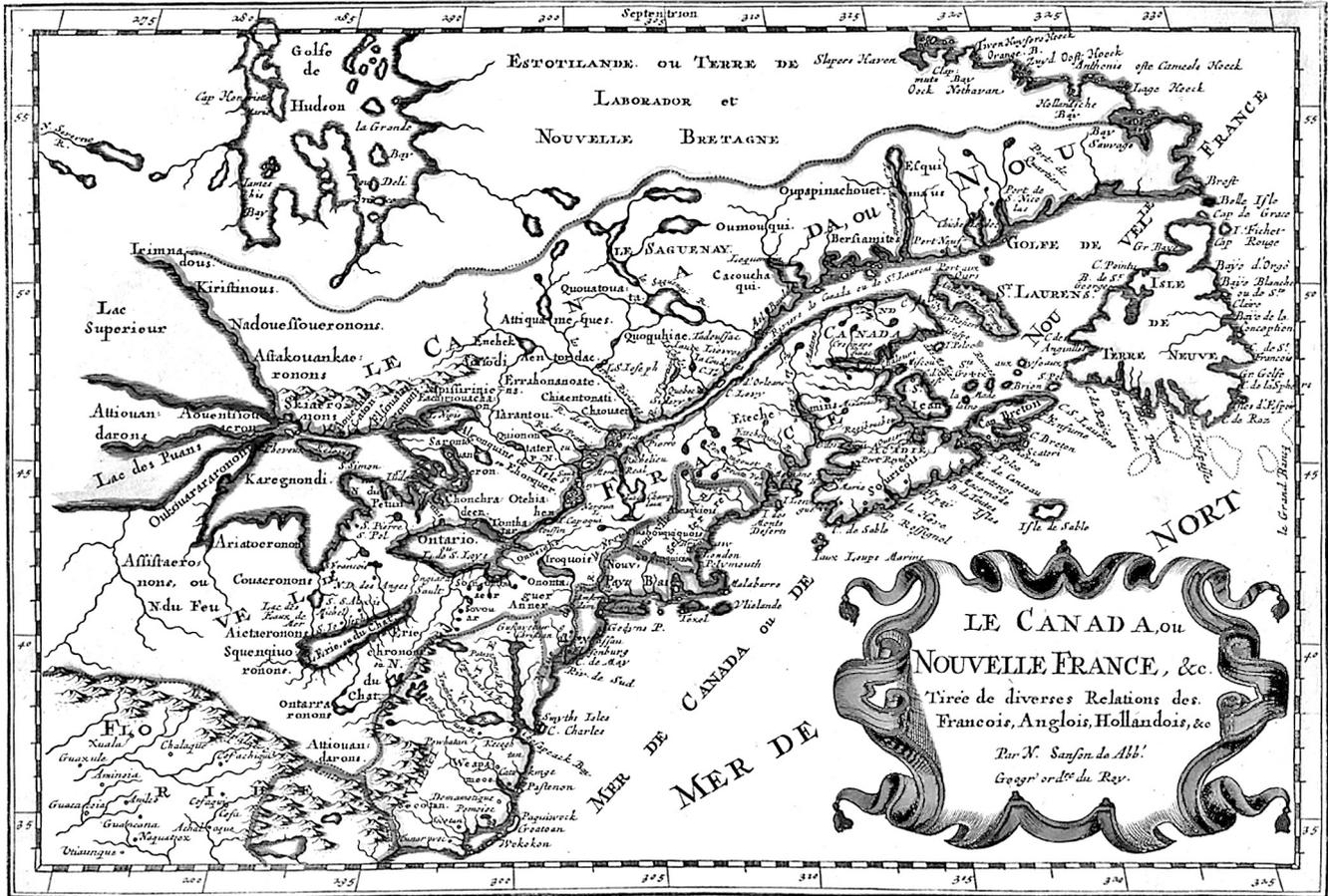
### LE RÔLE SYMBOLIQUE DU WAMPUM

Les tribus amérindiennes pratiquaient le troc – fourrure, venaison et poisson séché contre maïs, graines de tournesol, tabac, etc. – et utilisaient des perles de wampum pour compléter leurs transactions lorsque les objets échangés n'étaient pas d'égale valeur. Pour eux, ces perles constituaient un signe de gratitude et non un bien matériel, attitude qu'ils espéraient conserver avec les Européens dans le commerce des fourrures. Mais pour ceux-ci, le wampum n'était qu'une monnaie d'échange, un produit comme d'autres dont la valeur pouvait fluctuer avec le marché. C'est ainsi que la baisse du prix du castor à Londres entraînait inévitablement la dévaluation du wampum. Les Amérindiens n'en comprennent pas la cause et se sentent dupés, voyant les échanges de biens non comme une source de profit mais plutôt comme une façon d'établir des alliances.

Les perles de wampum entraient aussi dans la fabrication des bijoux et dans la broderie des vêtements. Elles étaient combinées avec d'autres matières naturelles telles que os et tuyaux de plumes d'oiseaux, piquants de porc-épic, dents d'élan, griffes d'ours, pièces de cuivre et perles de pierre polie.

Cet héritage plus que millénaire disparaîtra cependant avec l'introduction des perles de verre de Venise\*\* apportées dans les coffres des pêcheurs, des marchands et des explorateurs. Les Amérindiens de la côte est adoptèrent rapidement ces perles brillantes et translucides et les intégrèrent dans leur culture. C'est ainsi qu'au 18<sup>e</sup> siècle, une technologie développée à Venise avec l'expertise d'artisans du Moyen-Orient aura complètement remplacé les matières naturelles jadis utilisées dans l'art de la broderie.

*\*\* La fabrication des perles de Venise était issue de l'expertise des artisans du Moyen-Orient qui s'étaient établis dans la ville après la chute de l'Empire romain. Du 13<sup>e</sup> au 14<sup>e</sup> siècle, Venise occupera le premier rang au monde de la production de perles de verre.*



Le Canada ou Nouvelle-France  
 Sur cette carte publiée pour la première fois en 1656, on peut lire les noms Sillery et Québec.  
 (Nicolas S. d'Abeville, v. 1660, Archives publiques de l'Ontario C 78, A0 4943)

Des points de pierre taillée, des éclats de silex et des perles de wampum et de verre seront découverts dans un cimetière tout en haut de la falaise qui surplombe l'anse Kamiskoua Ouangachit ainsi que sur le terrain de la maison des Jésuites. Ceci laisse supposer que Sillery constituait un carrefour de troc fréquenté depuis des milliers d'années. En outre, une sépulture entourée d'un collier de perles de cuivre enfilées sur un cordon de cuir, de pipes tubulaires de pierre polie et de pointes de flèche, seront mis à jour en 1966 lors de la construction du boulevard Champlain sur les berges du Saint-Laurent. La présence lointaine de l'homme à Sillery se retrouve ainsi confirmée.

Les Amérindiens avaient en effet développé au fil des millénaires un réseau complexe de routes qui reliaient les tribus de la côte atlantique et de la vallée du grand fleuve avec celles du continent. Il n'est donc pas surprenant que certaines se soient arrêtées dans l'anse Kamiskoua Ouangachit.

C'est en ce lieu que les Jésuites choisissent de fonder une mission en 1638. Pour bien saisir les motifs qui les avaient poussés à venir évangéliser les Amérindiens, nous devons reculer à nouveau dans le temps, précisément à la date repère du 31 octobre 1517, à Wittenberg, en Saxe-Anhalt (Allemagne).

## LA RÉFORME AMÈNE LES JÉSUITES EN NOUVELLE-FRANCE

Convaincu que le christianisme devait retrouver la vitalité et la pureté de ses origines, le moine augustin Martin Luther affiche, en cette journée demeurée célèbre dans l'histoire de la Réforme, ses 95 thèses sur les portes de la cathédrale de Wittenberg.

Le réformateur réproouve notamment la richesse excessive du clergé et s'élève contre la pratique des indulgences (au moyen desquelles ceux qui avaient péché pouvaient acheter leur salut) qu'exerçaient les prédicateurs. Le 15 juin 1520, le pape Léon X condamne les thèses et somme Martin Luther de se rétracter. Loin de se plier à la demande du pontife, Luther publie l'ensemble de sa pensée dans quatre ouvrages : *De la Papauté*, *Manifeste à la noblesse allemande*, *De captivitate Babylonica ecclesiae* et *Liberté chrétienne*. Il est excommunié le 3 janvier 1521 pour hérésie. Devant la diète du Saint Empire romain germanique réunie à Worms, il soutiendra intégralement sa doctrine en présence de l'empereur Charles Quint. Il est mis au ban de l'Empire.

Martin Luther n'arrêtera pas pour autant de prêcher. Sous la protection de l'Électeur de Saxe\*, il réintègre l'université de Wittenberg et se consacre à la défense de ses convictions. Son projet de réforme déborde rapidement le cadre de l'Allemagne avec Zwingli et Bucer qui le diffusent en Alsace et en Suisse. Jean Calvin mènera à bien le renouvellement religieux dans les pays francophones.

Né à Noyon en 1509, Calvin avait étudié aux Collèges La Marche et Montaigu de Paris, puis à l'Université d'Orléans et à l'Université de Bourges. Encore étudiant, il avait attiré l'attention des humanistes avec sa critique de l'ouvrage *De la clémence* de Sénèque, une œuvre latine qui avait refait surface sous la plume d'Érasme. En 1533, Calvin sera obligé de s'éloigner de Paris à cause de ses idées réformatrices qui ne plaisent pas aux autorités. Il trouve refuge à Angoulême chez le chanoine Louis de Tillet, puis à la cour de Marguerite de Navarre.

Calvin devra cependant quitter la France après l'Affaire des placards\*\* qui avait entraîné une répression contre les protestants. Il s'installe à Bâle puis à Genève, à la demande du réformateur Guillaume Farel. Chassé de cette ville à cause de son intransigeance, Calvin se réfugie à Strasbourg. C'est là qu'il rédige *Institution de la religion chrétienne*, ouvrage qu'il retravaillera tout au long de sa vie. Jean Calvin retourne à Genève en 1541. Sous son influence, la ville devient le foyer du calvinisme en Europe.

Les idées de Jean Calvin se propagent bientôt en Angleterre et trouvent un terrain fertile à la cour d'Henri VIII. Le souverain n'avait pas d'héritier mâle, mais était déterminé à assurer la succession des Tudor. Son épouse Catherine d'Aragon avait donné naissance à six enfants, mais tous, à l'exception de sa fille Marie, étaient décédés en bas âge.

\* Entre 1050 et 1250, le Saint Empire romain s'était battu pour conserver l'hégémonie de l'Europe chrétienne. Affaibli par les guerres, il sera encore secoué par la Réforme qui avait créé une scission entre les empereurs de la maison des Habsbourg et les princes allemands.

\*\* Dans la nuit du 17 au 18 octobre 1534, des placards ayant pour titre «Articles véritables sur les horribles, grands et insupportables abus de la messe papale» sont affichés dans tout Paris et à Amboise, jusque sur la porte de la chambre de François I<sup>er</sup>. Cet acte jugé sacrilège par le roi marque le début de la persécution des protestants en France. Elle culminera avec le massacre de La Saint-Barthélemy à Paris, dans la nuit du 23 au 24 août 1572.

Henri VIII décide alors de divorcer et d'épouser Anne Boleyn. Il fait appel au pape. Celui-ci refuse d'accéder à sa demande. Henri VIII conteste l'autorité de Rome sur l'Angleterre. En 1534, le Parlement le déclare chef de l'Église d'Angleterre en adoptant l'Acte de Suprématie. La voie était ouverte à l'anglicanisme.

Les successeurs d'Henri VIII adopteront des positions différentes à cet égard: Édouard VI en favorise l'instauration, Marie Tudor persécute les protestants et Élisabeth I<sup>re</sup> (fille d'Henri VIII et d'Anne Boleyn) réaffirme que le souverain représente l'autorité suprême de l'Église, avec la promulgation de l'Acte d'Uniformité en 1559.

En réaction à la vague protestante qui déferle en Europe du Nord, le gentilhomme basque Ignace de Loyola fonde la Société de Jésus en 1540. Ses membres seront les agents les plus actifs de la Contre-Réforme qui conduira au Concile de Trente (1545-1553) et au renouveau de l'Église catholique. L'action des Jésuites sera particulièrement intense en Amérique du Sud, dès le début du 16<sup>e</sup> siècle, et en Nouvelle-France au 17<sup>e</sup>.

Énemon Massé, Jean de Brébeuf et Gabriel Lalemant débarquent à Québec en 1625 et établissent une mission à l'endroit même où Jacques Cartier avait hiverné 100 ans plus tôt, au confluent des rivières Laitet et Saint-Charles. En 1628, Jean de Brébeuf visite la Huronie. Le 9 août 1629, lorsque Québec tombe aux mains des frères Kirke, l'action des missionnaires est suspendue... Samuel de Champlain avait dû s'incliner devant la puissante flotte des Kirke: l'*Abigail* de 300 tonneaux commandé par l'amiral David Kirke, le *William* de 200 tonneaux par le capitaine Lewis Kirke, le *George* également de 200 tonneaux par le capitaine Thomas Kirke, la *Gervaise* par le capitaine Brewerton et deux autres vaisseaux bien armés. Les Kirke avaient été mandatés par la Company of Adventurers to Canada – créée deux ans plus tôt par des marchands londoniens – pour faire le commerce des fourrures et «make a clean sweep of the French settlements on this side of the Atlantic». Champlain est fait prisonnier et conduit à Londres. Les Jésuites rentrent en France.

Reviement aussi heureux que fortuit, Samuel de Champlain réussira à démontrer au cours de ses trois années d'exil à Londres que la prise de Québec par les Kirke était inopérante car ayant eu lieu en une période de paix. La France et l'Angleterre avaient en effet signé, en avril 1629, la paix de Suse qui faisait suite à la chute de La Rochelle. Ce bastion huguenot\* s'était révolté avec l'encouragement de l'Angleterre, mais avait été défait par les forces de Louis XIII. En 1632, l'Angleterre devra rétrocéder la colonie lors de la signature du traité de Saint-Germain-en-Laye. Champlain revient à Québec, accompagné de colons, de missionnaires et de marchands de fourrures.

\* Le ministre Richelieu interdira l'entrée des Huguenots en Nouvelle-France; plusieurs s'établiront alors dans les colonies anglaises d'Amérique.

## LA PÊCHE À L'ANGUILLE DANS L'ANSE KAMISKOVA OUANGACHIT

En 1638, lorsque les Jésuites ouvrent leur mission dans l'anse Kamiskoua Ouangachit, des tribus amérindiennes y pratiquaient la pêche à l'anguille comme leurs ancêtres le faisaient depuis environ 5000 ans avant notre ère. Les missionnaires racontent ainsi dans leurs *Relations*<sup>10</sup> leur façon de procéder :



La pêche à l'anguille dans l'anse de Sillery en 1999

Ils la pêchent en deux façons : avec une nasse ou avec un harpon. Ils font des nasses avec assez d'industrie ou d'habileté, longues et grosses, capables de tenir cinq ou six cents anguilles. La mer étant basse, ils placent leurs nasses sur le sable, en quelque lieu propre (c'est-à-dire apte) et reculé, les fixant en sorte que les marées ne les emportent pas. Aux deux côtés, ils rassemblent des pierres, qu'ils étendent comme une chaîne ou une petite muraille de part et d'autre, afin que ce poisson, qui va toujours jus-

qu'au fond, rencontrant cet obstacle, se glisse doucement vers l'embouchure de la nasse où le conduisent ces pierres. La mer venant à se grossir (c'est-à-dire à monter), couvre la nasse ; puis, se rabaissant (c'est-à-dire à marée basse), on va la visiter. Parfois, on y trouve cent ou deux cents anguilles à chaque marée, d'autres fois, trois cents, quelquefois pas du tout, quelquefois six, huit, dix, selon les vents et les temps. Quand la mer est agitée, on en prend beaucoup ; quand elle est calme, peu ou point. C'est alors qu'ils ont recours à leur harpon.

Ce harpon est un instrument composé d'un long bâton, gros de trois doigts, au bout duquel ils attachent un fer pointu, lequel ils arment de deux petits bâtons recourbés qui se viennent quasi joindre au bout de la pointe de fer. Quand ils viennent à frapper une anguille avec ce harpon, ils l'embrochent dans ce fer, les deux bâtons cédant par la force du coup et laissant entrer l'anguille ; puis, se refermant d'eux-mêmes, car ils ne s'ouvrent que par la secousse du coup, ils empêchent l'anguille embrochée de ressortir. Cette pêche au harpon ne se fait ordinairement que la nuit. Ils se mettent deux dans un canot, l'un derrière qui le gouverne et qui rame ; l'autre est devant, et, à la faveur d'un flambeau d'écorce attaché à la proue de son vaisseau, s'en va cherchant la proie de ses yeux, rodant doucement sur le bord du fleuve. Apercevant une anguille, il lance son harpon sans le quitter, la perce comme j'ai dit, puis la jette dans son canot. Il y en a tellement qu'il en prendra trois cents en une nuit, et bien davantage, quelquefois fort peu.

C'est chose étrange que la quantité de ce poisson en cette grande rivière, dans les mois de septembre et d'octobre, et cela devant l'habitation de nos Français. Aussi quelques-uns de ceux qui y demeurent depuis plusieurs années se sont rendus aussi experts en cet art que nos Sauvages<sup>11</sup>.

La pêche à l'anguille a longtemps constitué une richesse importante du Québec. Elle est aujourd'hui une activité marginale, sauf dans la région située entre Sainte-Anne-de-la-Pocatière et Kamouraska.

## UNE MISSION DANS L'ANSE KAMISKOVA OUANGACHIT

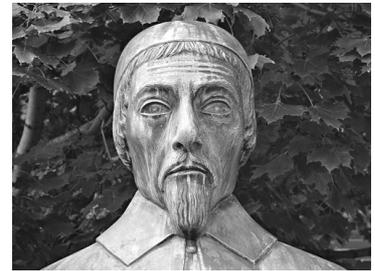
Paul Le Jeune – supérieur des Jésuites au Canada et fondateur de la future mission Saint-Joseph – fait partie du groupe. Il se joint aux Montagnais à l'hiver 1634-1635 dans leur voyage de chasse. Cette tribu avait conservé intact son mode de vie traditionnel, même si elle avait côtoyé des Français depuis plusieurs années. Incapable de s'adapter à ce style de vie, Le Jeune incitera les Montagnais à s'établir près de Québec où il pourra leur apprendre à cultiver la terre et leur enseigner les principes de la foi catholique. Le missionnaire s'inspire du concept des *reducciones* – sorte de village européen conçu par les Jésuites chez les Guaranis du Paraguay – pour ouvrir une mission dans l'anse Kamiskoua Ouangachit, lieu où se rencontraient plusieurs tribus pendant la saison de la pêche à l'anguille.

Grâce aux Relations des Jésuites, Noël Brulart de Sillery, chevalier de l'Ordre de Malte et membre de la Compagnie des Cent Associés, prend connaissance de l'œuvre des missionnaires et décide de les soutenir. Il leur offre les droits de propriété sur l'anse Kamiskoua Ouangachit et leur promet une somme de 22 000 livres à son décès. Bizarrement, Brulart indiquera dans son testament que cette somme était destinée aux pauvres de Paris! Qu'importe, la mission avait été créée! Et pour lui rendre hommage, on nommera «Sillery» la bourgade entourant la mission qui est placée sous le patronage de Saint-Joseph. L'anse Kamiskoua Ouangachit est renommée Saint-Joseph.

Les missionnaires Paul Le Jeune, Jean Dequen et Énemon Massé emménagent dans leur maison de Sillery le 14 avril 1638. Ils y accueillent les chefs Noël Negabamat dit Tekouerimat et Nenaskoumat et leur famille pendant que d'autres familles amérindiennes cabanent autour de la maison.

Dès l'année suivante, la mission est frappée par une épidémie de petite vérole qui entraîne plusieurs décès. Elle connaîtra cependant un regain de vie avec l'arrivée d'une trentaine de familles. Progressivement, les Jésuites poursuivent la construction de leur mission avec l'ajout d'un four, d'une brasserie et d'une chapelle, grâce à la générosité des héritiers de Michel de Marillac<sup>12</sup>. Un moulin banal est ensuite érigé sur la pointe qui surplombe la mission. En 1650, la palissade de pieux est remplacée par des fortifications de pierre flanquées de quatre tourelles, ceci dans le dessein de contrer une possible attaque des Iroquois. N'avaient-ils pas torturé et mis à mort les missionnaires René Goupil, Isaac Jogues et Jean de La Lande à Osernonen (aujourd'hui Auriesville, New York) et assassiné les pères Antoine Daniel, Jean de Brébeuf, Gabriel Lalemant, Charles Garnier et Noël Chabanel en Huronie?

Les Jésuites s'étaient établis en Huronie (sur la rive est de la baie Georgienne) en 1634 avec quelques colons et, en cette même année, les Hurons avaient été victimes d'une épidémie de variole. La maladie avait



Noël Brulart de Sillery  
Le chevalier était membre de la Compagnie des Cent Associés qui avait été créée en 1627 par le cardinal de Richelieu pour coloniser la Nouvelle-France.  
(René Thibault, 1956, Centre communautaire Brulart, Sillery)

à nouveau frappé en 1636 et en 1638. La population, qui s'élevait à environ 30 000 personnes à l'arrivée des missionnaires, était tombée à 12 000 en l'espace de quatre ans.

Les Hurons rendent les Jésuites responsables de leur malheur et tentent de les expulser. Leurs chefs souhaitent cependant poursuivre la traite des fourrures et permettent aux missionnaires de demeurer. Ils consentiront même à ce qu'ils construisent une mission permanente. Située en bordure de la rivière Wye, Sainte-Marie-au-pays-des-Hurons constituera un véritable village avec une résidence pour les missionnaires, des habitations pour les néophytes et les nonbaptisés de passage, un aqueduc en bois pour l'approvisionnement en eau potable, une chapelle et un cimetière, des ateliers de menuiserie et de forge, un hôpital, une ferme avec des animaux domestiques et une basse-cour. Mais les coutumes des missionnaires divisent la nation huronne et la rendent vulnérable. Aussi, lorsque la Huronie est attaquée par les Iroquois entre 1647 et 1649, la nation est pratiquement anéantie.

#### UNE CROIX DE MALTE AU CHÂTEAU FRONTENAC

Une croix gravée dans la pierre rappelle la mémoire des Noël Brulart de Sillery, Aymar de Chaste et Charles Huault de Montmagny, membres de l'Ordre de Malte. Le gouverneur Montmagny aurait vraisemblablement placé cette pierre dans un des murs du château Saint-Louis vers 1647. Elle a été récupérée en 1784 lors de la construction du château Haldimand et intégrée dans la cour du château Frontenac en 1890.



L'origine de l'Ordre de Malte remonte à la fin du 11<sup>e</sup> siècle, lorsque les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem fondent un ordre de chevaliers (Saint-Jean) pour assister médicalement et militairement les Croisés qui se rendaient en Terre Sainte. La victoire des musulmans sur les chrétiens en 1270, laquelle marque la fin des croisades, amène le départ des chevaliers. Ceux-ci se fixent dans l'île de Rhodes. En 1522, ils doivent quitter l'île à la suite de sa conquête par le sultan Soliman I<sup>er</sup> Le Magnifique. Charles Quint leur offre l'île de Malte avec l'espoir qu'ils empêchent l'avancée des Turcs ottomans en Europe. L'Ordre de Saint-Jean est renommé Ordre de Malte.

Les chevaliers de Malte ne pourront arrêter le sultan et ses troupes qui s'emparent de la Hongrie (1526) et assiègent Vienne (1529). Dirigés par Jean de La Valette, les chevaliers résisteront cependant à l'assaut des Turcs ottomans sur Malte en 1565. Quelques années plus tard, le 7 octobre 1571, aux côtés de la Sainte Ligue (Espagne, Venise et Saint-Siège), ils contribueront à écraser la puissante flotte ottomane à Lépante et, en 1683, à défaire les Turcs devant Vienne.

La pérégrination des chevaliers de Malte reprend en 1798 lorsque Napoléon Bonaparte s'empare de l'île. L'Ordre choisit alors de s'établir à Rome. Il délaissera peu à peu sa vocation militaire pour s'investir dans des activités charitables et humanitaires. Aujourd'hui, des associations de l'Ordre de Malte demeurent actives dans quelque 50 pays.

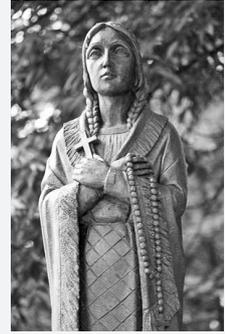
**KATERI TEKAKWITHA, LYS DES MOHAWKS (1656-1680)**

Kateri Tekakwitha voit le jour dans le village d'Osernenon en 1656. À l'âge de 20 ans, elle se convertit au catholicisme et reçoit le baptême. Le village n'accepte pas son geste et la persécute. Elle fuit et se réfugie dans la mission Caughnawaga située sur la rive sud du Saint-Laurent, face à l'île de Montréal.

La jeune femme impressionne son entourage par sa grande piété. Le père Claude Chauchetière dira qu'elle avait atteint une parfaite union avec Dieu. Kateri Tekakwitha décède le 17 avril 1680. La dévotion pour la «sainte» commence aussitôt parmi les siens et se répand rapidement au Canada et aux États-Unis.

La jeune femme sera béatifiée par le pape Jean-Paul II le 22 juin 1980. Des centres de pèlerinage sont alors élevés à Auriesville dans l'État de New York, près de son village natal, ainsi qu'à Kahnawake (Caughnawaga), son lieu de décès.

Kateri Tekakwitha (*Sanctuaire des Martyrs canadiens, Midland, Ontario*)



Les Jésuites voient tous leurs efforts d'évangélisation réduits à néant et plutôt que de laisser leur mission aux mains des Iroquois, ils la livrent aux flammes. Le père Ragueneau se retire dans l'île Saint-Joseph (Christian Island) avec quelques centaines de Hurons. Au printemps, il rentre à Québec avec ceux qui demandent à le suivre.

Les Hurons vivent d'abord autour de la mission Saint-Joseph, puis s'installent à l'île d'Orléans. Les Iroquois les y rejoignent et massacrent une centaine d'entre eux. Les survivants trouvent asile au fort Saint-Louis et dressent leurs tentes sur la place d'Armes avec la permission du gouverneur Louis d'Ailleboust de Coulonge. Les Hurons continueront cette existence semi-nomade pendant presque un demi-siècle: sur le plateau de Sillery, dans une concession que leur avait accordée le gouverneur Charles Huault de Montmagny le 2 août 1646, à proximité de la chapelle Notre-Dame-



Monument Massé (1890) et cimetière amérindien (1910)  
Élevée sur le site de l'ancienne chapelle Saint-Michel, la stèle de pierre rappelle la mémoire du père Énemon Massé, décédé à la mission Saint-Joseph le 12 mai 1646. Tout à côté, on a découvert un cimetière amérindien en 1910. Une cinquantaine de corps d'adultes et d'enfants ont été exhumés.



Village de Lorette,  
près de Québec  
(William H. Bartlett, gravé  
par W. Mossman, *Canada  
Pittoresque*, 1843)

de-Sainte-Foy, autour de l'église Notre-Dame-de-Lorette (aujourd'hui Ancienne-Lorette), à la Jeune-Lorette (Wendake).

Déjà durement éprouvés par la perte de longues années de travail en Huronie, les Jésuites voient leur mission de Sillery réduite en cendres en 1657. Ils ne se découragent pas pour autant et entreprennent sa reconstruction. La maison est terminée en 1660 et la chapelle en 1663. La quasi extermination de la nation huronne et les épidémies répétées avaient cependant rendu les Amérindiens méfiants. Ils préféreront se tenir loin des soutanes noires.

Les activités de la mission Saint-Joseph ne reprendront vraiment qu'en 1676 avec l'arrivée des Abénaquis qui avaient été chassés de Penobscot par des colons anglais aidés des Mohawks. En 1687, lorsqu'une épidémie de rougeole fait plus de 130 victimes, les Abénaquis retournent dans la forêt à leur existence nomade. Les Jésuites rentrent à Québec. Le *Registre de Sillery*<sup>13</sup> qui avait été ouvert en 1638 est fermé en 1690.

### L'ÉLAN APOSTOLIQUE FRANÇAIS ET LA FONDATION DU CANADA

À l'instar de Noël Brulart de Sillery, Marie Vignerod du Pont de Courlay, duchesse d'Aiguillon et nièce du cardinal de Richelieu, avait été vivement impressionnée par la lecture des *Relations des Jésuites*. Elle cède aux Hospitalières augustines de Dieppe la terre qu'elle avait reçue de la Compagnie des Cent Associés située à l'ouest de la mission des Jésuites, pour la construction d'un hôpital. Elle écrit au père Le Jeune :

Dieu m'ayant donné le désir d'aider au salut des pauvres Sauvages, après avoir lu la *Relation* que vous en avez faite,

il m'a semblé que ce que vous croyez qui puisse le plus servir à leur conversion est l'établissement des religieuses hospitalières dans la Nouvelle-France: de sorte que je me suis résolue d'y envoyer cette année six ouvriers, pour défricher des terres, et faire quelque logement pour ces bonnes Filles. Je vous supplie de vouloir prendre soin de cet établissement; j'ai prié le P. Chastellain de vous en parler de ma part, et de vous déclarer plus particulièrement mes intentions; si je puis contribuer quelque autre chose pour le salut de ces pauvres gens, pour lesquels vous prenez tant de peine, je m'estimerai bienheureuse<sup>14</sup>.

Les Hospitalières augustines entretenaient des liens étroits avec le père Le Jeune alors qu'il était supérieur du collège de Dieppe. Le 4 mai 1639, trois d'entre elles, des religieuses de la communauté des Ursulines de Tours, dont Marie Guyart, dite de l'Incarnation\*, et madame de la Peltrie (Marie-Madeleine de Chauvigny) s'embarquent sur le *Saint-Joseph* pour le rejoindre à Québec. Le gouverneur, le représentant de la Compagnie des Cent Associés, les missionnaires, des colons et des Amérindiens les accueillent le 1<sup>er</sup> août.

Les Hospitalières augustines s'installent provisoirement dans la maison de la Compagnie des Cent Associés, près du fort Saint-Louis, et ouvrent un dispensaire. Elles passent l'été suivant chez Pierre de Puiseaux, dans sa maison bâtie au pied de l'actuelle Pointe-à-Puiseaux, à Sillery. Habitant tout près de leur futur hôpital, les religieuses peuvent en surveiller les travaux. Le 1<sup>er</sup> décembre 1640, elles emménagent dans le bâtiment inachevé. Au printemps, plusieurs familles amérindiennes dressent leurs wigwams autour de l'hôpital.

Les Iroquois se montrant de plus en plus belliqueux, c'est dans un climat d'insécurité que les religieuses dispenseront soins et paroles d'Évangile

*\* Avec l'aide financière de madame de La Peltrie, Marie Guyart construit un monastère et une école pour l'éducation des jeunes Amérindiennes. Elle reçoit ses premières élèves en 1642; l'une d'entre elles était la fille du chef Negabamat.*

Paul Chomedey de Maisonneuve et Jeanne Mance  
Ces personnages apparaissent dans le cortège du monument Jeanne d'Arc, qui est situé dans le domaine des Sœurs de Sainte-Jeanne d'Arc à Sillery.  
(J. Dechin, 1931)



pendant quatre ans. Le 29 mai 1644, à la demande expresse du gouverneur de Montmagny qui craignait une attaque imminente des Iroquois, elles se résignent à quitter Sillery. Elles fondent l'Hôtel Dieu de Québec, lequel n'a depuis jamais cessé de prodiguer des soins aux malades.

C'est encore une fois grâce aux *Relations des Jésuites* et à l'élan de foi du 17<sup>e</sup> siècle que les champenois Jeanne Mance et Paul Chomedey de Maisonneuve, accompagnés d'une cinquantaine d'engagés, de soldats et d'artisans, traversent l'Atlantique à l'été 1641 pour fonder une colonie à Hochelaga. Après avoir passé l'hiver chez Pierre de Puiseaux, Maisonneuve et Mance se mettent en route, bien que le gouverneur ait tenté de les dissuader de s'établir dans une région où planait la vengeance iroquoise. «Je me rendrai à Hochelaga pour commencer une colonie, quand [bien même] tous les arbres de cette Isle se devraient changer en autant d'Iroquois», insiste Maisonneuve.

Le 17 mai 1642, Jeanne Mance et Paul Chomedey de Maisonneuve atteignent le lieu aujourd'hui appelé Pointe-à-Callière. Les fondateurs de la future ville de Montréal jettent les bases d'un établissement, qu'ils nomment «Ville-Marie» pour marquer leur dévotion à la Sainte Vierge.



Halte en forêt d'une famille amérindienne  
Appuyé sur son arc, le père surveille son fils qui a tendu le sien et qui est prêt à décocher une flèche. La mère attise le feu et observe la scène avec son autre fils.  
(Louis-Philippe Hébert, 1889, Assemblée nationale)

**L**A FONDATION DE LA NOUVELLE-FRANCE AVAIT EU LIEU À UNE ÉPOQUE de grande ferveur religieuse en France. À l'issue de la Contre-Réforme, les Jésuites avaient apporté l'Évangile aux Premières Nations, de l'Acadie à Québec, dans la région des Grands Lacs et dans la vallée du Mississippi.

Cette époque missionnaire, qui coïncide avec l'exploration du continent et la traite des fourrures, bouleverse les croyances et les coutumes des Amérindiens. Mais en dépit de ces malheurs et de la disparition de larges segments de leur population, la présence amérindienne demeure encore forte dans la société et la symbolique canadiennes contemporaines.

Le Québec leur a rendu un hommage saisissant avec l'érection d'un monument représentant une famille amérindienne, en face de son Assemblée nationale.

Un renouveau de l'idéal missionnaire animera la société canadienne française aux 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles, et de nombreux missionnaires partiront à la conquête d'âmes à évangéliser au Canada et dans le monde. Cette question sera abordée dans le dernier chapitre du livre.